A PROPOS DE

L'AFFAIRE DREYFUS

Le rapport du colonel Schneider — Un faux de traduction du procureur général Baudouin

Parmi les documents du dossier secret que la Cour de cassation vient d'examiner, à huis clos, l'*Eclair* appelle spécialement l'attention sur le rapport adressé à son gouvernement en 1897 par le colonel Schneider, attaché militaire d'Autriche-Hongrie à Paris. Ce rapport fut saisi par un de nos agents dans le cabinet du colonel Schneider — car, à cette époque, rien de ce que faisaient chez nous et contre nous les représentants de la Triplice ne nous était inconnu, grâce à ce merveilleux système de contre-espionnage que les protecteurs de Dreyfus se sont acharnés à supprimer.

Quand, en 1904, il demandait à la Chambre criminelle d'ordonner — et obtenait — l'enquête sur la seconde demande en revision Dreyfus, M. Baudouin ne pouvait paraître ignorer ce rapport. Le général Mercier, en effet, l'avait, en partie, versé aux débats devant le Conseil de guerre de Rennes. Il en parla donc. Mais comme ce *document le gênait, M. Baudouin le dénatura, le faussa.*

L'authenticité du rapport Schneider n'est pas discutable. Elle n'a pas été contestée un instant à Rennes par Me Demange, dans sa plaidoirie.

Le rapport (en allemand) du colonel Schneider est de novembre 1897. Le texte, d'ailleurs, date de façon précise le document, car il débute en faisant allusion à la campagne de M. Scheurer-Kestner.

Voici le texte intégral du début :

« Depuis quelques jours, le ex-capitaine Dreyfus, condamné en 1894 pour haute trahison, fait de nouveau beaucoup de bruit dans la presse. Un des vice-présidents du Sénat, M. Scheurer-Kestner, serait sur la trace de l'innocence du condamné. On sait une chose, c'est qu'un certain nombre de journalistes ont interpellé M. Scheurer-Kestner, qui prétend qu'on s'est trompé dans l'appréciation de l'écriture, que la trahison a bien eut lieu, mais que le traître était un autre que Dreyfus.

On avait bien des fois émis pareille supposition. Et je ne serais pas revenu là-dessus si, depuis un an, je n'avais appris par de tierces personnes que les attachés militaires allemand et italien avaient soutenu la même thèse dans tous les salons à droite et à gauche.

Et le colonel Schneider, attaché militaire d'une puissance de la Triple Alliance, bien en situation par conséquent de connaître la vérité, déclarait qu'il n'accordait aucune créance aux protestations de Panizzardi et de Schwartzkoppen en faveur de l'innocence de Dreyfus, car son rapport à son gouvernement ajoutait textuellement :

Je maintiens encore et toujours l'exactitude des informations fournies autrefois au sujet de l'affaire Dreyfus, les considérant comme justes, et estimant que Dreyfus a été en relations avec les bureaux confidentiels de Bruxelles et de Strasbourg que le grand état-major allemand cache avec un soin jaloux, même à ses nationaux.

Le document est accablant pour Dreyfus. Que fait alors M. Baudouin ? dit l'*Eclair*.

Il n'hésite pas à falsifier le rapport Schneider.

L'attaché militaire écrit : « *Je maintiens encore et toujours l'exactitude des informations fournies autrefois au sujet de l'affaire Dreyfus*..., » etc., traduction exacte du texte allemand : « *Ich halte noch immer an der Richtigkeit der damals über den fall Dreyfus gelieferten informationen fest*..., » etc...

Que devient cette phrase accusatrice dans la bouche de M. Baudouin? Voici comment il s'exprimait dans son réquisitoire de 1904, devant la Chambre criminelle :

Le colonel Schneider disait que, quant à lui, il s'en tenait toujours aux informations publiées par *le Temps au sujet de l'affaire* et qu'il continuait à les considérer comme justes et à estimer que Dreyfus avait été en relations avec les bureaux de Bruxelles et de Strasbourg.

Vous voyez la dénaturation, le faux. Là où le colonel Schneider écrit qu'il maintient ses informations d'autrefois, M. Baudouin traduit que cet attaché s'en tient aux « informations publiées par le *Temps* ». Est-il besoin d'ajouter que ce journal n'a, d'ailleurs, jamais rien publié de ce que lui prête M. Baudouin.

Et M. Baudouin argumentait sur son *faux*. Après avoir insinué — sans insister, ce qui était prudent — que le rapport Schneider n'était pas authentique, il ajoutait :

Que nous importe l'opinion de l'attaché militaire Schneider? Remarquez qu'il ne cite pas un fait à l'appui de son affirmation. Il se réfère purement et simplement aux informations qui ont été publiées, dit-il, dans le journal le *Temps*, sur l'affaire Dreyfus; en d'autres termes, il dit ce que chacun de nous aurait pu dire.

M. Baudouin insiste donc sur son faux. *Il tire argument de son faux pour diminuer la valeur du rapport Schneider.*

M. Baudouin fait intervenir le *Temps* là où le colonel Schneider n'avait nullement parlé de ce journal.

Pour les besoins de sa cause, M. Baudouin traduit « DAMALS » qui signifie « AUTREFOIS » par « DANS LE JOURNAL LE TEMPS ».

N'est-ce pas un comble?

La voie ordinaire

C'est, on le sait, Mme Bastian qui ramassa à l'ambassade d'Allemagne les morceaux du fameux « bordereau » que deux Conseils de guerre ont attribué à Dreyfus et les remit au colonel (alors commandant) Henry qui reconstitua le document accusateur.

Mme Bastian fut entendue par la Chambre criminelle à la fin de mars 1904.

A peine venait-elle de prêter serment de dire la vérité que le procureur Baudouin, qui dirigeait cette instruction à laquelle la loi lui interdit de participer, lui posa brusquement cette première question:

— Avez-vous vu Dreyfus à l'ambassade d'Allemagne?

La réponse fut immédiate :

— *Oui, j'ai vu Dreyfus à l'ambassade d'Allemagne à une des soirées que, deux fois par an, donnait le comte d'Arco, secrétaire de l'ambassade d'Allemagne.*

On m'employait pour aider au service dans ces soirées.

Un soir de réception chez le comte d'Arco, un domestique de l'ambassade, me montrant un visiteur en civil, me dit à voix basse:

— *Tu vois celui-là? Eh bien, c'est un officier français qui aime bien l'Allemagne et qui est bon pour nous.*

J'ai fait semblant de me réjouir, mais je jouais la comédie, car j'ai le cœur français.

Le procureur Baudouin, aussi brutal avec Mme Bastian qu'il devait l'être quelques jours plus tard avec le commandant Cuignet, perdant toute mesure et toute dignité, se leva et alla crier à Mme Bastian, à ce témoin qui avait juré de dire la vérité et la disait:

— Vous êtes une menteuse!

Mais Mme Bastian bondit sous l'outrage, et, toute droite, au milieu de la salle, elle s'écria en s'adressant au procureur qu'elle croyait un juge:

— *Ce n'est pas parce que vous êtes un juge que vous me faites peur. Je suis une honnête femme. Je jure devant Dieu que j'ai dit la vérité.*

Le président de la Chambre criminelle intervint et calma, par quelques paroles, la légitime indignation de Mme Bastian.

Le procureur Baudouin tenta alors de la troubler par cette autre question :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit précédemment que vous aviez vu Dreyfus à l'ambassade? C'était très important. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Rennes?

A quoi Mme Bastian répondit tranquillement:

— *On n'a pas voulu que j'aille à Rennes. Je voulais y aller. On m'a fait, à ce moment, quitter ma place où je pouvais rendre encore beaucoup de services à la France. J'ai dit à beaucoup de gens, dans mon pays, que j'avais vu Dreyfus à l'ambassade. Mais je n'avais jamais avant ce jour comparu devant un juge, et on ne m'avait jamais interrogée.*

Le procureur Baudouin insista alors:

— Est-ce que le domestique qui vous avait désigné un officier français parmi les assistants de la soirée du comte d'Arco vous a dit le nom de cet officier?

Et Mme Bastian de répondre:

— *Non. Mais à quelque temps de là le commandant Henry, un soir, à un de nos rendez-vous, me montra une photographie à la lueur d'un reverbère et me demanda si je connaissais cette figure. Je reconnus immédiatement l'officier français qu'on m'avait montré chez le comte d'Arco. J'ai su plus tard que cette photographie était celle du capitaine Dreyfus qui était arrêté lorsque le commandant Henry me montra la photographie sans me dire le nom.*

A l'appui de ce témoignage, la lettre suivante a été communiquée à la Cour de cassation.

Elle est du colonel Henry. Par précaution elle est signée « Hermann » et Mme Bastian est qualifiée de « cousine ».

Vendredi, 9 novembre 1894.

Ma cousine,

Si vous voulez venir demain samedi à l'heure que vous m'indiquerez, j'ai un beau portrait à vous montrer.

Bonjour au cousin Auguste.

Votre cousin tout dévoué,

HERMANN.

Le portrait était celui de Dreyfus.

LE ROI DU CAMBODGE EN FRANCE

La visite du roi au port et à l'exposition coloniale de Marseille

(De notre correspondant particulier)

De notre correspondant particulier :

Pour cette visite qui a fait grandement plaisir aux Marseillais, S. M. Sisowath se rendit au Pavillon flottant de la Société nautique ancré au Vieux-Pont, où il devait s'embarquer sur le vapeur *Cannois* pour visiter la rade, et fut reçu au quai de la Fraternité par M. Paul Desbief, président de la Chambre de commerce, et M. Roccofort, président de la Société nautique.

M. Paul Desbief prononce une éloquente allocution où il remercie le roi de l'intérêt qu'il porte au commerce marseillais. Il émet le vœu que la visite du roi resserrera les liens commerciaux de Marseille et du Cambodge, et que les relations commerciales de notre port avec l'Indo-Chine continueront à prospérer ainsi qu'elles le font depuis un demi-siècle. Sa Majesté répond aimablement à ce discours qui lui était traduit par M. Thioum.

Le *Cannois* largue ensuite ses amarres, salué par l'équipage du contre-torpilleur *Cyclone*, et de tous les navires ancrés dans le Vieux-Port, partaient des cris nourris de « Vive le roi! » auxquels Sisowath répond avec beaucoup d'affabilité. Au moment de franchir la passe du phare, une flottille de torpilleurs qui rentraient salue le roi. Sisowath demeure émerveillé devant l'étendue de nos jetées qui se prolongent jusqu'au fort de l'Estaque.

Il ne cesse de témoigner son admiration pour l'activité qui règne dans tous les bassins et pour la puissance de l'outillage des docks et de la Chambre de commerce. Aucun détail ne lui échappe, et à tout instant il demande des explications à son premier ministre Thioum qui lui traduit, à sa grande satisfaction, les réponses de M. Desbief ou de M. Batard-Razelière, ingénieur des ponts-et-chaussées maritimes.

Le *Cannois* aborde au cap Pinède où S. M. Sisowath est reçue par M. Estrine, secrétaire de la Chambre de commerce.

Après avoir remercié vivement les notabilités qui l'entourent, le roi rentre en ville avec son escorte et sur tout le trajet la foule lui témoigne sa sympathie.

A 9 heures, le roi, revêtu de son plus beau costume tout ruisselant d'or et de pierreries, se rend au grand gala que le Conseil supérieur de l'exposition coloniale avait organisé en son honneur dans la salle des fêtes du Grand Palais.

Plus de 10 000 spectateurs s'étaient massés dans l'allée centrale brillamment illuminée, et lorsque S. M. Sisowath arrive entouré des spahis aux costumes éclatants, une longue ovation lui est faite, dont il se montre excessivement touché. Il va s'installer aussitôt sur l'estrade ayant à ses côtés MM. Chanot maire, le professeur Heckel, général Du Moriez, gouverneur de Marseille, Desbief, etc.....

La salle trop petite avait été réservée aux invités mais peu à peu la foule envahit même l'estrade royale, ce qui cause un vif plaisir à Sisowath qui salue de la main.

Après diverses attractions, le roi donne l'ordre à ses musiciens de jouer quelques airs cambodgiens fort applaudis par le public. Mais on attend avec impatience les danseuses royales. L'impatience n'est pas trompée et la grâce et la souplesse des Cambodgiennes leur procurent un immense succès dont le roi se montre très satisfait.

A 11 h. 1/2, le spectacle est terminé, et Sa Majesté se retire au milieu de la foule enthousiaste qui applaudit longuement aussi la suite du roi.

Sisowath sera demain à Paris

Le roi Sisowath n'a pas quitté dimanche ses appartements à la préfecture de Marseille.

Les préparatifs de son départ pour Paris ont commencé dès le matin.

Le départ du roi du Cambodge est fixé pour ce soir 8 heures. Un wagon-salon réservé sera attelé au rapide de Paris.

LES FÊTES DE MARSEILLE

Hier se sont ouvertes à Marseille, à l'exposition coloniale, les fêtes données par le Conseil général des Bouches-du-Rhône. Presque toute la représentation du département, MM. Barbier, président, et Mossot, vice-président du Conseil général de la Seine; Lefèvre et Lajarrige, vice-président du Conseil municipal de Paris; Herriot, maire de Lyon, et une délégation du Conseil municipal de cette ville; presque toute la députation et les Conseils généraux du Var et de Vaucluse avaient accepté l'invitation.

Au cours de la réception, qui a eu lieu dans la salle des fêtes du grand palais, des discours ont été prononcés par MM. Estier, président du Conseil général des Bouches-du-Rhône; Flaissières, Barbier, Lefèvre et Herriot.

A midi a eu lieu, dans l'exposition, le banquet offert aux maires des Bouches-du-Rhône; puis la visite des divers palais.

Le Conseil général et ses invités font aujourd'hui une promenade en mer sur l'*Eugène-Péreire*.

Les inaugurations de dimanche

Le monument de Daubigny

Hier, la petite ville d'Auvers-sur-Oise a inauguré le monument de Daubigny qui fut un des maîtres de la peinture française au XIXe siècle.

C'est dans la vallée de l'Oise que Daubigny passa la plus grande partie de son existence. Il s'était fait construire une sorte d'atelier flottant qu'il avait appelé le *Botin*.

Le buste qu'a élevé Auvers-sur-Oise à son peintre est dû au ciseau du sculpteur Fagel et est édifié sur la petite place au-dessous du mur d'enceinte de l'église paroissiale.

Des discours ont été prononcés par M. Guillemont, au nom de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui a privé Auvers de sa présence pour punir ses habitants d'avoir mal voté aux élections dernières en nommant le vicomte Cornudet; Edouard Philippe, secrétaire du Comité du monument, et Cornudet, député, puis M. Silvain a dit des vers.

Le peintre Faverot et le dessinateur Dambiens assistaient à cette inauguration.

Le musée Gustave Flaubert

On a inauguré hier à Croisset, près Rouen, le musée Gustave Flaubert.

Il est installé dans un petit pavillon, seul vestige du domaine acheté autrefois par le père de Gustave Flaubert, où l'écrivain passa une partie de sa vie.

A cette inauguration assistaient les membres du Comité. MM. de Saint-Arroman, représentant la Société des gens de lettres ; MM. Henry Marcel, directeur des beaux-arts; Leblond, maire de Rouen, et de nombreuses notabilités de la ville.

Des discours ont été prononcés par MM. Jean Revel, président du Comité; Leblond, maire de Rouen ; Henry Marcel, etc.

Le président du Comité a ensuite remis le musée à la ville.

LES RÉUNIONS DE L'A. L. P.

M. Saint-Yves, membre du Comité directeur de l'*Action libérale*, a donné, à Cette, devant un très nombreux auditoire, une intéressante conférence.

Examinant, en particulier, la question politique, l'orateur a préconisé l'entente des catholiques pour faire triompher le parti de l'ordre lors des élections municipales qui sont la base de l'organisation sociale et l'acheminement vers l'amélioration du régime parlementaire.

M. Saint-Yves a combattu, ensuite, les doctrines d'expropriation capitaliste chères à M. Jaurès et démontré qu'elles n'apportent aucun soulagement à la classe ouvrière.

L'orateur a été chaleureusement applaudi.

ÉLECTIONS MUNICIPALES

Par suite du décès de trois conseillers municipaux blocards, les électeurs de Landerneau ont été appelés hier à pourvoir à leur remplacement. C'est la liste du « bloc » qui a triomphé.

Ont été élus : MM. Belhommet, Belloch et Parc, épicier.

M. Belhommet fut maire pendant dix-huit ans; il gouverna la ville en autocrate, laïcisa le bureau de bienfaisance et l'école des filles.

Si les libéraux n'ont pas été vainqueurs, ils ont toujours obtenu une victoire: celle de l'abandon par le maire Le Grand de 1 800 francs de frais de représentation qui lui étaient octroyés sur le budget communal.

Les résultats électoraux ont été proclamés devant une foule tapageuse, hurlant l'*Internationale* et des : « A bas la calotte! » retentissants. Le Conseil de 23 membres se compose de 12 blocards et 11 libéraux.

LE CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE DE NANCY

Dimanche a eu lieu, dans le grand salon de l'Hôtel de Ville de Nancy, pour clôturer les fêtes du concours régional agricole, un banquet présidé par MM. Vassilière, directeur au ministère de l'Agriculture, et Daubrée, directeur général des eaux et forêts.

Les députés de Meurthe-et-Moselle, le général Langlois, sénateur, et de nombreuses autorités y assistaient.

Le même jour, a eu lieu également, sous la présidence de M. Daubrée, directeur général des eaux et forêts, le Congrès des chasseurs.

Un grand nombre de vœux adoptés par le Saint-Hubert Club de France, ont été votés par l'assemblée, notamment les vœux relatifs à la communalisation des chasses, au braconnage et à la revision de la loi sur la chasse.

Ont été nommés chevaliers du Mérite agricole, MM. Croctaine, Boppe et Raulin.

LETTRE D'AUTRICHE

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Vienne, le 16 juin.

Le roi d'Angleterre en Autriche : entrevue prochaine avec l'empereur. — Guillaume II promet une seconde visite à Vienne. — Chute imminente du comte Goluchowski.

Hier vendredi a été annoncée la nouvelle d'un voyage prochain du roi d'Angleterre en Autriche, et d'une entrevue qu'il aurait à Ischl avec l'empereur d'Autriche. La nouvelle n'a pas été démentie; elle n'est pas non plus confirmée; en d'autres termes la cour de Vienne n'est pas encore avisée officiellement par celle d'Angleterre de la venue du roi Edouard. Le roi se rendra probablement cette année encore aux eaux de Marienbad; s'il y vient, il est plus que probable qu'il ira en effet saluer à Ischl le vieux souverain qui doit y séjourner du 1er juillet au 1er septembre.

Cette entrevue n'est peut-être pas un grand événement politique : François-Joseph parachève la 76e année de son âge le 18 août prochain; il est donc bien compréhensible qu'un monarque plus jeune que lui ne traverse pas ses Etats sans lui présenter ses hommages.

Néanmoins l'entrevue de cette année rappellera celle de l'année dernière, acte d'un grand retentissement.

Le roi Edouard avait traversé une partie du territoire allemand sans voir l'empereur Guillaume et il voyait l'empereur d'Autriche; la cordialité qui paraissait ici faisait mieux remarquer la froideur manifestée là-bas; la rencontre de François-Joseph et d'Edouard tirait toute sa signification de l'autre rencontre, qui n'avait pas eu lieu. Il était intéressant de voir le roi d'Angleterre accueilli avec honneur et amitié par le vieil empereur au moment où il venait de tourner le dos à Guillaume II.

Ces souvenirs seront rafraîchis par le nouveau voyage et la nouvelle rencontre, surtout si le roi d'Angleterre traverse l'Allemagne dans les mêmes conditions que l'an dernier.

—o—

Puisque nous parlons de rencontres de monarques, donnons tout de suite une nouvelle qu'on ne nous accusera pas de publier tardivement : l'empereur Guillaume rendra visite à l'empereur d'Autriche... l'année prochaine. Il aura cette bonté; il fera à l'Autriche cette faveur. Afin qu'elle ait avant la jouissance du bonheur éprouvé celle du bonheur pressenti, il l'a fait savoir douze mois d'avance.

S'il est un homme au monde que l'empereur d'Autriche exècre, c'est le Hohenzollern quel qu'il soit, mais surtout le Hohenzollern qu'enveloppe l'uniforme de Guillaume II. La promesse de cette visite aura donc causé au vieux souverain plus de mauvaise humeur que de joie. Le vieil empereur à la finesse des gens bien élevés et en plus la pénétration maligne des vieillards accoutumés à être circonvenus; il n'est pas dupe des manœuvres lourdes de son allié qui se couvre du pavillon de l'amitié, de la déférence, de la vénération, de la condoléance pour obséder les gens, et qui navigue tranquillement en cet équipage, bien persuadé que personne ne voit clair dans sa grosse astuce. L'empereur François-Joseph se sera dit qu'il vient lui tâter le pouls et vérifier « s'il en a pour longtemps », ce qui doit être vrai.

Mais il ne faut pas se lasser de le répéter : à quoi servent les sentiments de l'empereur d'Autriche, du moment qu'il règle ses actions, par faiblesse, juste comme s'il était animé des sentiments contraires?

—o—

C'est aussi le jugement qu'il conviendra de porter sur un homme dont le nom compte en Europe aujourd'hui encore et qui va n'être plus rien demain: le comte Goluchowski, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Sa chute, ou si l'on veut un terme plus doux, sa retraite est décidée sans appel: encore deux mois, peut-être trois, et il sera descendu du poste occupé dix ans.

Le comte Goluchowski n'est pas plus ennemi de la France qu'ami de l'Allemagne, mais il a été durant l'exercice de sa charge moins homme d'Etat que ce que j'appellerai le Polonais soignant sa carrière, c'est-à-dire le personnage souple, subtil et insaisissable qui ne sert que lui-même.

Il hait la Prusse, il hait l'empereur Guillaume; il aime la France, le pays qu'il choisirait pour y vivre, s'il était sûr de n'avoir plus rien à tirer du sien, ce serait le nôtre. Néanmoins, il a maintenu solidement l'alliance austro-allemande, dont il eût été si facile de préparer la fin; il a servi l'Allemagne en irritant jusqu'à l'exaspération les Etats balkaniques qui livrent leur marché aux Allemands en haine de l'Autriche qu'il leur a rendue haïssable; notre défaite d'Algésiras — j'ai cru deviner par des journaux français qu'Algésiras passait chez nous pour une victoire, hélas! — cette défaite est son œuvre, car sans l'Autriche, l'Allemagne était seule contre tous. Un ennemi déclaré n'aurait pas été pire que cet ami.

Le télégramme de Guillaume II au « brillant second » sera son épitaphe. Cette caresse un peu brutale l'a assommé; l'empereur François-Joseph n'a plus voulu d'un ministre à qui un souverain étranger pouvait dire: Vous m'avez bien servi. Son départ sera une libération pour l'Autriche et la Hongrie. Il ne reste qu'à souhaiter qu'il s'effectue vraiment et le moins tard possible. Le successeur, quel qu'il soit, sera meilleur que lui.

EN RUSSIE

LES MASSACRES DE BIELOSTOK

L'enquête accuse les juifs

Les journalistes polonais répètent que les autorités locales sont les instigatrices des massacres qui ont eu lieu jeudi et vendredi, mais l'enquête confirme que les anarchistes juifs ont été la cause des massacres; qu'ils ont tiré contre la procession orthodoxe, tuant plusieurs personnes. Samedi soir, les dragons ont délogé des bandes de révolutionnaires qui s'étaient abritées et tiraient contre la gare et contre les édifices du gouvernement. Les révolutionnaires en s'enfuyant, ont incendié l'usine Fredkins. Les pompiers ont renoncé à éteindre l'incendie, car ils craignaient les explosions de centaines de cartouches.

L'ordre a été rétabli lentement.

Deux régiments d'infanterie et une batterie d'artillerie sont arrivées. Les soldats gardent la gare. Une foule de juifs, sans argent, sans vêtements, sans nourriture, quittent la ville sanglante. Leur départ donne lieu à des scènes navrantes.

6000 juifs sont cachés dans les forêts du voisinage.

Vu l'encombrement des hôpitaux, les blessés sont transportés à Brests, Grodno et Varsovie.

Les correspondants polonais disent que les massacres de Bielostok furent aussi sanguinaires que ceux de Kitchineff, Kiew, Odessa et Homel; tous craignent que des massacres similaires ne se préparent dans d'autres villes de la Lithuanie. La majorité des journaux fixe le chiffre des morts et des blessés à 700.

Bielostock tranquille

Une dépêche de la nuit dit que la tranquillité complète règne maintenant à Bielostock.

Les trois délégués de la Douma y sont arrivés et ont commencé leur enquête.

L'agitation en Pologne

Le 16 au matin, dans la forêt située entre Krosniewice et Klodawa, dans le gouvernement de Varsovie, une bande de terroristes a attaqué la diligence des postes. Outre le postillon et deux soldats de l'escorte, les assaillants ont tué les chevaux et, après avoir enlevé les sacs contenant le courrier, ont disparu.

A Lodz, une grande panique s'est produite le soir parmi les juifs, sur le bruit que la police aurait incité la populace à les massacrer; néanmoins la journée a été calme.

A Varsovie, à 9 heures du soir, cinq terroristes ont tué un officier de police et sa femme qui se promenaient, puis ont disparu.

D'actives mesures sont prises pour garantir la sécurité dans tout l'empire, notamment à Saint-Pétersbourg.

DERNIÈRES DÉPÊCHES

Saint-Pétersbourg, 18 juin. — Le *Novoïé Vrémia* rapporte qu'après d'importants débats sur la tactique ultérieure du parti constitutionnel-démocrate, la majorité des membres de ce parti, assistant à la conférence d'hier, a voté la résolution suivante proposée par MM. Nabokow et Roditchew :

« Le parti passera immédiatement à des actes plus énergiques que jusqu'à présent, afin de ne pas abuser de la patience du peuple et de conserver la direction du mouvement révolutionnaire. »

Saint-Pétersbourg. — Hier, une trentaine de meetings politiques, dont deux composés d'environ chacun 7000 personnes, ont eu lieu à Saint-Pétersbourg. Il n'y a pas eu de désordre. La police postée au voisinage n'est pas intervenue.

La grève a éclaté sur le chemin de fer de Syzrane à Viazma.

De nombreux ouvriers ont été arrêtés à Moscou.

Le mouvement agraire s'accroît dans les provinces de Tambow, Minsk et Toula.

Les garçons boulangers et pâtissiers de Tsarkoïe-Sélo, de Gatchina et de Péterhof ont adhéré à la grève de Saint-Pétersbourg, où les grévistes sont soutenus par les commis des boulangeries et des pâtisseries.

Saint-Pétersbourg, 18 juin. — Le *XXe Siècle* annonce que l'agitation augmente parmi les matelots, les ouvriers et les troupes de la forteresse de Cronstadt, où ont été envoyés des détachements militaires du camp de Krasnoïé-Sélo avec des canons et des mitrailleuses. De nombreux habitants quittent la ville.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

ESPAGNE

L'enquête sur l'attentat de Madrid

Le procureur du roi comme le juge chargé de l'instruction de l'attentat reçoivent journellement des lettres anonymes où leur vie est menacée s'ils poursuivent les recherches en vue d'établir que Morral avait des complices à Barcelone.

Le coffre-fort loué au nom de Ferrer dans un établissement de crédit a été ouvert en présence des autorités judiciaires. Il contenait 300 000 pesetas dont la justice recherche activement l'origine, car les magistrats ne croient nullement que ladite somme provienne de cette vieille dame française qui, en mourant convertie aux idées rationalistes de Ferrer, lui aurait légué cette fortune pour la création de l'Ecole moderne.

La police aurait arrêté à Palma de Majorque un anarchiste du nom de Ramon Vinas, sur lequel on aurait saisi 2 000 pesetas et des documents compromettants. Cet individu a été embarqué pour Barcelone.

SUISSE

A la Convention de Genève

La première et la seconde Commissions de la Convention de Genève, dans leur troisième séance, ont proclamé la nécessité de faciliter la recherche et la reconnaissance des morts sur le champ de bataille, en adoptant une marque ou un signe distinctif pour chaque combattant.

A la séance de l'après-midi, l'accord s'est fait sur les mesures à prendre par les Etats en conflit armé vis-à-vis des Sociétés de secours aux blessés reconnues par les gouvernements et des institutions sanitaires des pays neutres offrant leurs services à l'un des belligérants.

Les solutions données à ces questions intéressent beaucoup de Sociétés privées de secours aux blessés et montrent de quelle considération elles jouissent.

PETITES DÉPÊCHES

— La réponse de la France aux dernières propositions suisses relatives aux négociations commerciales est parvenue à Berne. Le Conseil fédéral réunira les négociateurs et prendra prochainement une décision. On craint qu'elle soit négative.

— On assure que M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères, en retournant à Londres dans quelques jours, pour prendre congé du roi Edouard VII, s'arrêtera à Paris pour rendre visite à M. Fallières, président de la République française.

— L'Université de Cambridge a conféré le titre de docteur en droit honoraire à M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres. Celui-ci a été reçu avec un grand enthousiasme.

— La Commission budgétaire de la Délégation autrichienne a adopté le budget de la marine.

— M. Moret a déclaré que le décret de dissolution des Cortès ne serait pas publié avant la seconde quinzaine de juillet.

— L'Italie a informé la Grèce que, sur la demande de la Roumanie, elle avait assumé la protection des Roumains en Grèce.

— Le gouverneur de l'Erythrée, M. Martini, a été reçu ce matin par le négus Ménélick, avec des honneurs particuliers. Le négus est arrivé avec les principaux ras de l'enceinte impériale pour recevoir M. Martini, ce qui n'est jamais arrivé à l'occasion des réceptions précédentes.

— La manifestation pour remercier la France de sa participation brillante à l'Exposition de Liège a eu lieu par un temps splendide. 120 Sociétés y ont pris part.

— Le roi Alphonse et la reine Victoria arriveront à Ostende à bord du yacht royal *Giralda*, à la fin de juillet; Leurs Majestés seront reçues par le roi Léopold. Après un séjour de dix jours à Ostende, le roi et la reine d'Espagne se rendront à Anvers, puis à Rotterdam.

L'OCCUPATION DE TAOUDENI

Taoudeni, oasis qui dépend du gouvernement de l'Afrique occidentale, et approvisionne de ses bancs de sel le marché de Tombouctou avec la plupart des localités de l'Afrique occidentale, a été occupée par nos troupes le mois dernier.

Nos troupes ont fait preuve en cette circonstance d'une endurance et d'une mobilité remarquables.

Les méharistes ont regagné leurs casernements sans incidents.

Un véritable ami

Un véritable ami est celui qui vient à notre aide dans la nécessité. Les pilules Pink sont comme des amis véritables qui ne manqueront pas de venir à votre secours toutes les fois que votre bonne santé sera menacée. Les pilules Pink ne guérissent pas tout malheureusement, mais elles vous feront toujours du bien lorsque votre maladie proviendra de la pauvreté du sang, de la faiblesse du système nerveux. Ces maladies sont nombreuses. C'est à la pauvreté du sang que l'on doit l'anémie, la chlorose des jeunes filles, les pâles couleurs, l'oppression, les irrégularités des femmes, les mauvaises digestions, la perte de l'appétit, les douleurs. C'est à la faiblesse du système nerveux qu'il faut attribuer la neurasthénie, l'irritabilité, l'insomnie, les névralgies. Pour combattre tous ces malaises, vous trouverez toujours les pilules Pink efficaces. D'autres les ont trouvées ainsi avant vous, vous les trouverez efficaces vous aussi.

M. Ragain, serrurier à Saint-Florent (Cher) écrit : « Je tiens à vous témoigner ma reconnaissance. Les pilules Pink m'ont guéri. Depuis deux ans je souffrais beaucoup de l'estomac. J'ai pris beaucoup de médicaments, mais je n'ai pas éprouvé beaucoup d'amélioration. J'ai eu la bonne idée de prendre les pilules Pink et je me suis senti soulagé dès que j'ai eu pris la première boîte. Mes digestions sont devenues très bonnes, les migraines, les crises nerveuses que j'éprouvais auparavant se sont dissipées. J'ai repris des forces et maintenant je suis guéri. »

M. Louvat, instituteur à Pointre, par Moissey (Jura), écrit :

« Les pilules Pink m'ont guéri d'une profonde anémie. Je m'étais surmené et peu à peu j'étais devenu très faible. Je n'avais plus d'appétit, je digérais très mal, j'éprouvais fréquemment des migraines et des névralgies et je ne dormais plus. Le traitement des pilules Pink a fait disparaître tous ces malaises et m'a beaucoup fortifié. »

Les pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt phie Gablin, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes. Elles sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, les douleurs, les migraines, les névralgies.

Exigez les véritables, celles dont les boîtes portent imprimés en bleu sur papier rose les mots « Pilules Pink pour personnes pâles ».

FEUILLETON DU 19 JUIN 1906 — 14 —

LES DESCAMPS

Sur le visage de tous ceux qui l'entouraient il lisait les mêmes craintes. Ainsi se confirmait cette pensée qui devenait une conviction. Les jeunes gens qui le visitaient de temps à autre, qui faisaient effort pour le faire rire, en fumant une pipe le soir à ses côtés, lui semblaient avoir cet air de compassion et de pitié que l'on prend avec les malades condamnés sans retour. Surtout ses parents, les vieux, Marie, étaient tristes. Ils le jugeaient donc bien mal puisqu'ils n'avaient plus une minute de gaieté, l'interrogeaient si souvent, angoissés, sur ses souffrances, consultaient avec tant de crainte le médecin, à chaque fois, après ses visites.

Le Dr Blanchard, pourtant, les rassurait.

Mais ils hochaient la tête, incrédules, écoutant plutôt au fond de leur cœur leurs craintes qui ne se taisaient plus.

Les deux vieillards, malgré leur rudesse et leur froideur apparentes, étaient très tendres. Ils ressemblaient à ces arbres du pays d'Alleu que le vent, la pluie et les intempéries ont battus vainement depuis des années, très durs d'écorce, mais qui ont tôt fait de mourir quand une blessure les atteint jusqu'à la sève, les touche au cœur.

Au dehors janvier mettait sur toutes choses son manteau glacé. Il faisait luire les givres à la pointe des herbes, avait attaché des perles aux branches effeuillées des arbres, aux chaumes noirs du toit. L'hiver régnait en maître. Les prés et les terres lui appartenaient pour des mois. La bise du nord soufflait souvent en rafales. Il y avait des nuits de gelées pleines d'étoiles, d'autres où il pleuvait à grosses gouttes, lentes, avec un bruit monotone. La nature entière paraissait morte, touchée par la saison glaciale jusqu'en son principe de vie.

Chez les Descamps, durant ces jours très courts, les heures avançaient lentement, uniformes. Il semblait que ce maudit février ne voulût pas venir cette année. Ce fut la première fois que l'on ne tira pas la fève, à la fête des rois, attablés maîtres et domestiques devant un jambon énorme et un gâteau jaune comme l'or. Il n'y avait plus de joie dans la maison. On n'y avait guère ri autrefois, mais on se sentait heureux et cela suffisait. Maintenant plus de paroles. Ils restaient des soirs entiers à ne se rien dire quand ils se réunissaient devant le lit, ou autour du fauteuil où souffrait François. Point n'était besoin à ces êtres de se communiquer leurs pensées. Ils avaient les mêmes regrets du passé, les mêmes doutes sur l'avenir que Dieu leur réservait. Ils se comprenaient parfaitement sans se parler.

Aussi, ce leur fut à tous une joie exquise quand François leur annonça vers la fin janvier qu'il se sentait mieux.

— J'attendais pour vous l'apprendre, leur disait-il, que l'amélioration fût très sensible. Je ne voulais pas m'exposer à me dédire. Il est clair maintenant que cela va durer. Je me sens bien plus vigoureux.

Il s'animait en parlant. L'émotion, le bonheur de voir les vieux pleurer de joie, et sa femme rayonnante, faisaient monter à ses joues un flot de sang vermeil.

Anaïs Blondeau entrait à ce moment.

— Bonjour à tous. Eh bien! comment ça va-t-il, mon fieu? disait-elle à François, avec cet air de contrainte, un peu faux, de sympathie exagérée qu'elle avait souvent en parlant.

— Très bien, ma mère. Je disais précisément que je me sens plus de forces depuis une paire de semaines.

— Tant mieux! mon garçon. J'en suis contente pour vous.

Elle affectait une franche gaieté. Puis, se retournant vers les vieux et vers sa fille, elle ajouta :

— Surtout, continuez à le bien soigner. Vous savez qu'il faut peu de chose pour qu'il retombe.

A part sa fille, Anaïs voyait que tous écoutaient sans enthousiasme et sans intérêt ses recommandations. Depuis la brouille récente, elle venait plus rarement. Les défiances s'étaient accrues encore à son endroit. Elle le sentait, mais elle feignait de ne pas s'apercevoir de la froideur dédaigneuse des Descamps, elle se contentait de les en détester davantage.

Maintenant Marie s'était rapprochée de François, et, les bras serrés autour de son cou, elle lui parlait tendrement, laissant déborder la joie et l'affection qui lui inondaient l'âme.

— Je savais bien que tu irais mieux, lui disait-elle, et qu'à force de soins nous te tirerions de danger. Vois-tu à présent que tu avais tort de te désoler, de te décourager?

Elle répétait, après un silence, en lui posant un baiser sur le front :

— Comme nous allons être heureux au printemps quand tu seras tout à fait guéri.

Anaïs sortit, pressée, à ce qu'elle disait, par l'ouvrage. Marie l'accompagna un bout de chemin.

— Que dis-tu de cela, ma mère? N'est-ce pas qu'il n'y a plus de crainte à avoir désormais?

— Qui sait? répondait la Blondeau. Je souhaite que ce mieux dure. Mais on ne peut pas savoir le fin mot avec ces maladies-là.

— Alors, tu crois, reprit Marie en s'assombrissant, qu'il n'est pas absolument hors de danger?

— Je ne dis pas cela, ma fille. Pourtant on ne peut jamais trop se défier.

Les deux femmes se séparèrent et, tandis que Marie s'en revenait plus soucieuse, Anaïs se disait tout bas, en reprenant le chemin pierreux, durci par la gelée, qui menait à la route :

— Il va mieux! Voilà qui gâte tous mes projets..... Bah! bah! reprit-elle après un moment de réflexion, cela ne durera pas sans doute. Il aura du mal à s'en tirer, je crois. Ce serait assez notre affaire.

Mais l'amélioration continua.

Après deux semaines elle persistait. François avait repris appétit. Chaque jour lui rendait des forces, surtout l'espoir lui était revenu. Et cette espérance même aidait à la transformation qui réparait les désastres de sa longue maladie et le menait insensiblement à la convalescence.

Quand, un matin de la première quinzaine de février, il se sentit plus malade tout à coup et se vit forcé de s'aliter.

XV

Cette aggravation dans l'état de santé de François s'était produite d'une étrange manière.

Deux jours avant qu'elle ne se déclarât, un jeudi, le docteur était venu de Saint-Justin. Il faisait à son malade une seule visite par semaine depuis que le mieux s'était accentué. Il parut ce jour-là très satisfait de son examen car il dit aux vieux, en prenant congé, tandis qu'ils le reconduisaient jusqu'à sa voiture :

— Cela va très bien et très vite. Seulement il faudra des précautions. Voici une potion que vous irez chercher chez le pharmacien. Elle doit le soulager dans ses accès de toux. Donnez-lui-en cinq cuillerées par jour.

Puis, en leur tendant la main avant de détacher son cheval, il reprit :

— Courage et patience! C'est l'affaire de quelques semaines encore. Et ce sera fini. La santé sera parfaite. Au revoir, mes amis.

Les vieux étaient rentrés, rassérénés. Marie ne se sentait plus de plaisir. La journée fut très joyeuse, la meilleure à coup sûr de celles qu'ils avaient vécu depuis des mois.

Vers le soir, Anaïs Blondeau vint à la ferme. Sa fille lui conta sans tarder l'excellente nouvelle, et que la guérison de François était proche.

La Blondeau subit sans sourciller l'annonce de cet événement qu'elle ne semblait pas désirer pourtant au fond du cœur. Même elle félicita son gendre, le combla de souhaits et de compliments.

— Tu ne vas pas au marché demain, mère? lui demanda Marie.

— Si, ma fille. Pourquoi?

— Nous avons une commission pour Saint-Justin. Comme c'est vendredi, il y a à battre le beurre ici. Je ne pourrai pas me déranger. Il s'agit d'aller au pharmacien. Peux-tu t'en charger?

— Facilement. Donne-moi le papier. Vous aurez ça demain à 1 heure.

Henri crut devoir la remercier. Mais elle répondit un peu vivement.

— Belle affaire! Qu'est-ce que cela? Il faut bien que je continue à guérir François, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, tandis qu'elle sortait.

Mais une fois dehors, et seule, elle laissa éclater sa colère :

— Il va guérir alors, ce Descamps, songeait-elle. Ils sont donc tenaces jusqu'à la mort dans cette famille-là! Alors, c'est comme je me disais l'autre jour, je suis condamnée à vivre en malheureuse toute ma vie. Voilà une mort qui aurait pu être utile, Marie eût été affligée, mais ces tristesses-là, ça se passe à son âge. Elle aurait été maîtresse et patronne. Si les vieux n'avaient pas cédé, elle aurait pu les chasser de chez elle.

A cette pensée diabolique, elle se sentait toute ragaillardie, mais sa figure se rembrunit bientôt :

— Tout ça, je l'ai rêvé. Ça ne sera pas... Si j'allais voir le Manauque. Elle sait le secret des plantes. Elle pourrait me faire une potion à la place de celle-ci, mais.....

Pendant qu'Anaïs s'en retournait ainsi chez elle, méditant des scélératesses, les Descamps avaient repris le travail. De temps en temps, ils venaient dire un mot à François que Marie ne quittait pas, comme pour s'assurer que leur fragile félicité ne se brisait pas. Puis ils se remettaient à battre en grange, à vanner le blé prêt à vendre, le cœur tout illuminé à l'idée de voir bientôt à leur côté le gai consolateur de leur vieillesse, leur cher François.

(A suivre.)

LÉON AVELET.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)